

# ?Jadis et Naguère

PAUL VERLAINE

JADIS ET NAGUÈRE

POÉSIES

PRIX : 3 FRANCS



PARIS

LÉON VANIER, LIBRAIRE

19, QUAI SAINT-MICHEL, 49

1884

# **Paul Verlaine**

**1844**



# L'auteur

## Paul Verlaine



**Paul Verlaine** est un poète français, né à Metz (Moselle) le 30 mars 1844 et mort à Paris le 8 janvier 1896 (à 51 ans).

## A Albert Mérat

Et nous voilà très doux à la bêtise humaine,  
Lui pardonnant vraiment et même un peu touchés  
De sa candeur extrême et des torts très légers,  
Dans le fond, qu'elle assume et du train qu'elle mène.

Pauvres gens que les gens ! Mourir pour Célimène,  
Epouser Angélique ou venir de nuit chez  
Agnès et la briser, et tous les sots péchés,  
Tel est l'Amour encor plus faible que la Haine !

L'Ambition, l'orgueil, des tours dont vous tombez,  
Le Vin, qui vous imbibe et vous tord imbibés,  
L'Argent, le Jeu, le Crime, un tas de pauvres crimes !

C'est pourquoi, mon très cher Mérat, Mérat et moi,  
Nous étant dépouillés de tout banal émoi,  
Vivons dans un dandysme épris des seules Rimes !

## A Horatio

Ami, le temps n'est plus des guitares, des plumes,  
Des créanciers, des duels hilares à propos  
De rien, des cabarets, des pipes aux chapeaux  
Et de cette gaîté banale où nous nous plûmes.

Voici venir, ami très tendre qui t'allumes  
Au moindre dé pipé, mon doux briseur de pots,  
Horatio, terreur et gloire des tripots,  
Cher diseur de jurons à remplir cent volumes,

Voici venir parmi les brumes d'Elseneur  
Quelque chose de moins plaisant, sur mon honneur,  
Qu'Ophélia, l'enfant aimable qui s'étonne,

C'est le spectre, le spectre impérieux ! Sa main  
Montre un but et son oeil éclaire et son pied tonne,  
Hélas ! et nul moyen de remettre à demain !

## A la louange de Laure et de Pétrarque

Chose italienne où Shakspeare a passé  
Mais que Ronsard fit superbement française,  
Fine basilique au large diocèse,  
Saint-Pierre-des-Vers, immense et condensé,

Elle, ta marraine, et Lui qui t'a pensé,  
Dogme entier toujours debout sous l'exégèse  
Même edmondschèresque ou francisquesarceyse,  
Sonnet, force acquise et trésor amassé,

Ceux-là sont très bons et toujours vénérables,  
Ayant procuré leur luxe aux misérables  
Et l'or fou qui sied aux pauvres glorieux,

Aux poètes fiers comme les gueux d'Espagne,  
Aux vierges qu'exalte un rythme exact, aux yeux  
Epris d'ordre, aux coeurs qu'un voeu chaste accompagne.

## Allégorie

Despotique, pesant, incolore, l'Eté,  
Comme un roi fainéant présidant un supplice,  
S'étire par l'ardeur blanche du ciel complice  
Et bâille. L'homme dort loin du travail quitté.

L'alouette au matin, lasse, n'a pas chanté,  
Pas un nuage, pas un souffle, rien qui plisse  
Ou ride cet azur implacablement lisse  
Où le silence bout dans l'immobilité.

L'âpre engourdissement a gagné les cigales  
Et sur leur lit étroit de pierres inégales  
Les ruisseaux à moitié taris ne sautent plus.

Une rotation incessante de moires  
Lumineuses étend ses flux et ses reflux...  
Des guêpes, ça et là, volent, jaunes et noires.

## Art poétique

De la musique avant toute chose,  
Et pour cela préfère l'Impair  
Plus vague et plus soluble dans l'air,  
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'ailles point  
Choisir tes mots sans quelque méprise :  
Rien de plus cher que la chanson grise  
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,  
C'est le grand jour tremblant de midi,  
C'est, par un ciel d'automne attiédi,  
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encor,  
Pas la Couleur, rien que la nuance !  
Oh ! la nuance seule fiance  
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Fuis du plus loin la Pointe assassine,  
L'Esprit cruel et le Rire impur,  
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,  
Et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'éloquence et tords-lui son cou !  
Tu feras bien, en train d'énergie,  
De rendre un peu la Rime assagie.  
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

O qui dira les torts de la Rime ?  
Quel enfant sourd ou quel nègre fou  
Nous a forgé ce bijou d'un sou  
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

De la musique encore et toujours !  
Que ton vers soit la chose envolée  
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée  
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure

Eparse au vent crispé du matin  
Qui va fleurant la menthe et le thym...  
Et tout le reste est littérature.



# Circonspection

Donne ta main, retiens ton souffle, asseyons-nous  
Sous cet arbre géant où vient mourir la brise  
En soupirs inégaux sous la ramure grise  
Que caresse le clair de lune blême et doux.

Immobiles, baissions nos yeux vers nos genoux.  
Ne pensons pas, rêvons. Laissons faire à leur guise  
Le bonheur qui s'enfuit et l'amour qui s'épuise,  
Et nos cheveux frôlés par l'aile des hiboux.

Oublions d'espérer. Discrète et contenue,  
Que l'âme de chacun de nous deux continue  
Ce calme et cette mort sereine du soleil.

Restons silencieux parmi la paix nocturne :  
Il n'est pas bon d'aller troubler dans son sommeil  
La nature, ce dieu féroce et taciturne.

## Conseil falot

Brûle aux yeux des femmes,  
Mais garde ton coeur  
Et crains la langueur  
Des épithalamies.

Bois pour oublier !  
L'eau-de-vie est une  
Qui porte la lune  
Dans son tablier.

L'injure des hommes,  
Qu'est-ce que ça fait ?  
Va, notre coeur sait  
Seul ce que nous sommes.

Ce que nous valons  
Notre sang le chante !  
L'épine méchante  
Te mord aux talons ?

Le vent taquin ose  
Te gifler souvent ?  
Chante dans le vent  
Et cueille la rose !

Va, tout est au mieux  
Dans ce monde pire !  
Surtout laisse dire,  
Surtout sois joyeux

D'être une victime  
A ces pauvres gens :  
Les dieux indulgents  
Ont aimé ton crime !

Tu refleuriras  
Dans un élysée !  
Ame méprisée,  
Tu rayonneras !

Tu n'es pas de celles

Qu'un coup du Destin  
Dissipe soudain  
En mille étincelles.

Métal dur et clair,  
Chaque coup t'affine  
En arme divine  
Pour un dessein fier.

Arrière la forge !  
Et tu vas frémir,  
Vibrer et jouir  
Au poing de saint George

Et de saint Michel,  
Dans des gloires calmes,  
Au vent pur des palmes,  
Sur l'aile du ciel !...

C'est d'être un sourire  
Au milieu des pleurs,  
C'est d'être des fleurs  
Au champ du martyre,

C'est d'être le feu  
Qui dort dans la pierre,  
C'est d'être en prière,  
C'est d'attendre un peu !

# Crimen amoris

(A Villiers de l'Isle-Adam)

Dans un palais, soie et or, dans Ecbatane,  
De beaux démons, des satans adolescents,  
Au son d'une musique mahométane,  
Font litière aux Sept Péchés de leurs cinq sens.

C'est la fête aux Sept Péchés : ô qu'elle est belle !  
Tous les désirs rayonnaient en feux brutaux ;  
Les Appétits, pages prompts que l'on harcèle,  
Promenaient des vins roses dans des cristaux.

Des danses sur des rythmes d'épithalames  
Bien doucement se pâmaient en longs sanglots  
Et de beaux choeurs de voix d'hommes et de femmes  
Se déroulaient, palpitaient comme des flots.

Et la bonté qui s'en allait de ces choses  
Était puissante et charmante tellement  
Que la campagne autour se fleurit de roses  
Et que la nuit paraissait en diamant.

Or, le plus beau d'entre tous ces mauvais anges  
Avait seize ans sous sa couronne de fleurs.  
Les bras croisés sur les colliers et les franges,  
Il rêve, l'oeil plein de flammes et de pleurs.

En vain la fête autour se faisait plus folle,  
En vain les Satans, ses frères et ses soeurs,  
Pour l'arracher au souci qui le désole,  
L'encourageaient d'appels de bras caresseurs :

Il résistait à toutes câlineries,  
Et le chagrin mettait un papillon noir  
A son cher front tout brûlant d'orfèvreries.  
Ô l'immortel et terrible désespoir !

Il leur disait : " Ô vous, laissez-moi tranquille ! "  
Puis, les ayant baisés tous bien tendrement,  
Il s'évada d'avec eux d'un geste agile,  
Leur laissant aux mains des pans de vêtement.

Le voyez-vous sur la tour la plus céleste  
Du haut palais avec une torche au poing ?  
Il la brandit comme un héros fait d'un ceste,  
D'en bas on croit que c'est une aube qui point.

Qu'est-ce qu'il dit de sa voix profonde et tendre  
Qui se marie au claquement clair du feu  
Et que la lune est extatique d'entendre ?  
"Oh ! je serai celui-là qui créera Dieu !

" Nous avons tous trop souffert, anges et hommes,  
De ce conflit entre le Pire et le Mieux.  
Humiliions, misérables que nous sommes,  
Tous nos élans dans le plus simple des voeux.

"Ô vous tous, ô nous tous, ô les pécheurs tristes,  
Ô les gais Saints, pourquoi ce schisme tête ?  
Que n'avons-nous fait, en habiles artistes,  
De nos travaux la seule et même vertu ?

"Assez et trop de ces luttes trop égales !  
Il va falloir qu'enfin se rejoignent les  
Sept Péchés aux Trois Vertus Théologales !  
Assez et trop de ces combats durs et laids !

"Et pour réponse à Jésus qui crut bien faire  
En maintenant l'équilibre de ce duel,  
Par moi l'enfer dont c'est ici le repaire  
Se sacrifie à l'amour universel !"

La torche tombe de sa main époyée,  
Et l'incendie alors hurla s'élevant,  
Querelle énorme d'aigles rouges noyée  
Au remous noir de la fumée et du vent.

L'or fond et coule à flots et le marbre éclate ;  
C'est un brasier tout splendeur et tout ardeur ;  
La soie en courts frissons comme de l'ouate  
Vole à flocons tout ardeur et tout splendeur.

Et les Satans mourants chantaient dans les flammes,  
Ayant compris, comme s'ils étaient résignés.  
Et de beaux choeurs de voix d'hommes et de femmes  
Montaient parmi l'ouragan des bruits ignés.

Et lui, les bras croisés d'une sorte fière,  
Les yeux au ciel où le feu monte en léchant,  
Il dit tout bas une espèce de prière,  
Qui va mourir dans l'allégresse du chant.

Il dit tout bas une espèce de prière,  
Les yeux au ciel où le feu monte en léchant...  
Quand retentit un affreux coup de tonnerre,  
Et c'est la fin de l'allégresse et du chant.

On n'avait pas agréé le sacrifice :  
Quelqu'un de fort et de juste assurément  
Sans peine avait su démêler la malice  
Et l'artifice en un orgueil qui se ment.

Et du palais aux cent tours aucun vestige,  
Rien ne resta dans ce désastre inouï,  
Afin que par le plus effrayant prodige  
Ceci ne fût qu'un vain rêve évanoui...

Et c'est la nuit, la nuit bleue aux mille étoiles ;  
Une campagne évangélique s'étend,  
Sévère et douce, et, vagues comme des voiles,  
Les branches d'arbre ont l'air d'ailes s'agitant.

De froids ruisseaux courent sur un lit de pierre ;  
Les doux hiboux nagent vaguement dans l'air  
Tout embaumé de mystère et de prière :  
Parfois un flot qui saute lance un éclair.

La forme molle au loin monte des collines  
Comme un amour encore mal défini,  
Et le brouillard qui s'essore des ravines  
Semble un effort vers quelque but réuni.

Et tout cela comme un coeur et comme une âme,  
Et comme un verbe, et d'un amour virginal  
Adore, s'ouvre en une extase et réclame  
Le Dieu clément qui nous gardera du mal.

## Ecrit sur l'album de Mme N. de V.

Des yeux tout autour de la tête  
Ainsi qu'il est dit dans Murger.  
Point très bonne. Un esprit d'enfer  
Avec des rires d'alouette.

Sculpteur, musicien, poète  
Sont ses hôtes. Dieux, quel hiver  
Nous passâmes ! Ce fut amer  
Et doux. Un sabbat ! Une fête !

Ses cheveux, noir tas sauvage où  
Scintille un barbare bijou,  
La font reine et la font fantoche.

Ayant vu cet ange pervers,<br>" Oùsqu'est mon sonnet ? " dit Arvers,  
Et Chilpéric dit : " Sapristoche ! "

## Images d'un sou

De toutes les douleurs douces  
Je compose mes magies !  
Paul, les paupières rougies,  
Erre seul aux Pamplemousses.  
La Folle-par-amour chante  
Une ariette touchante.  
C'est la mère qui s'alarme  
De sa fille fiancée.  
C'est l'épouse délaissée  
Qui prend un sévère charme  
A s'exagérer l'attente  
Et demeure palpitante.  
C'est l'amitié qu'on néglige  
Et qui se croit méconnue.  
C'est toute angoisse ingénue,  
C'est tout bonheur qui s'afflige :  
L'enfant qui s'éveille et pleure,  
Le prisonnier qui voit l'heure,  
Les sanglots des tourterelles,  
La plainte des jeunes filles.  
C'est l'appel des Inésilles  
- Que gardent dans des tourelles  
De bons vieux oncles avares -  
A tous sonneurs de guitares.  
Voici Damon qui soupire  
Sa tendresse à Geneviève  
De Brabant qui fait ce rêve  
D'exercer un chaste empire  
Dont elle-même se pâme  
Sur la veuve de Pyrame  
Tout exprès ressuscitée,  
Et la forêt des Ardennes  
Sent circuler dans ses veines  
La flamme persécutée  
De ces princesses errantes  
Sous les branches murmurantes,  
Et madame Malbrouck monte  
A sa tour pour mieux entendre  
La viole et la voix tendre  
De ce cher trompeur de Comte  
Ory qui revient d'Espagne

Sans qu'un doublon l'accompagne.  
Mais il s'est couvert de gloire  
Aux gorges des Pyrénées  
Et combien d'infortunées  
Au teint de lys et d'ivoire  
Ne fit-il pas à tous risques  
Là-bas, parmi les Morisques !...  
Toute histoire qui se mouille  
De délicieuses larmes,  
Fût-ce à travers des chocs d'armes,  
Aussitôt chez moi s'embrouille,  
Se mêle à d'autres encore,  
Finalement s'évapore  
En capricieuses nues,  
Laissant à travers des filtres  
Subtils talismans et philtres  
Au fin fond de mes cornues  
Au feu de l'amour rougies.  
Accourez à mes magies !  
C'est très beau. Venez, d'aucunes  
Et d'aucuns. Entrez, bagasse !  
Cadet-Roussel est paillasse  
Et vous dira vos fortunes.  
C'est Crédit qui tient la caisse.  
Allons vite qu'on se presse !

# Intérieur

A grands plis sombres une ample tapisserie  
De haute lice, avec emphase descendrait  
Le long des quatre murs immenses d'un retrait  
Mystérieux où l'ombre au luxe se marie.

Les meubles vieux, d'étoffe éclatante flétrie,  
Le lit entr'aperçu vague comme un regret,  
Tout aurait l'attitude et l'âge du secret,  
Et l'esprit se perdrait en quelque allégorie.

Ni livres, ni tableaux, ni fleurs, ni clavecins ;  
Seule, à travers les fonds obscurs, sur des coussins,  
Une apparition bleue et blanche de femme

Tristement sourirait - inquiétant témoin -  
Au lent écho d'un chant lointain d'épithalame,  
Dans une obsession de musc et de benjoin.

# Kaléidoscope

(A Germain Nouveau)

Dans une rue, au coeur d'une ville de rêve  
Ce sera comme quand on a déjà vécu :  
Un instant à la fois très vague et très aigu...  
Ô ce soleil parmi la brume qui se lève !

Ô ce cri sur la mer, cette voix dans les bois !  
Ce sera comme quand on ignore des causes ;  
Un lent réveil après bien des métémpsychoses :  
Les choses seront plus les mêmes qu'autrefois

Dans cette rue, au coeur de la ville magique  
Où des orgues moudront des gigues dans les soirs,  
Où les cafés auront des chats sur les dressoirs  
Et que traverseront des bandes de musique.

Ce sera si fatal qu'on en croira mourir :  
Des larmes ruisselant douces le long des joues,  
Des rires sanglotés dans le fracas des roues,  
Des invocations à la mort de venir,

Des mots anciens comme un bouquet de fleurs fanées !  
Les bruits aigres des bals publics arriveront,  
Et des veuves avec du cuivre après leur front,  
Paysannes, fendront la foule des traînées

Qui flâneront là, causant avec d'affreux moutards  
Et des vieux sans sourcils que la dartre enfarine,  
Cependant qu'à deux pas, dans des senteurs d'urine,  
Quelque fête publique enverra des pétards.

Ce sera comme quand on rêve et qu'on s'éveille,  
Et que l'on se rendort et que l'on rêve encor  
De la même féerie et du même décor,  
L'été, dans l'herbe, au bruit moiré d'un vol d'abeille.

## L'angélus du matin

Fauve avec des tons d'écarlate,  
Une aurore de fin d'été  
Tempétueusement éclate  
A l'horizon ensanglanté.

La nuit rêveuse, bleue et bonne  
Pâlit, scintille et fond dans l'air,  
Et l'ouest dans l'ombre qui frissonne  
Se teinte au bord de rose clair.

La plaine brille au loin et fume.  
Un oblique rayon venu  
Du soleil surgissant allume  
Le fleuve comme un sabre nu.

Le bruit des choses réveillées  
Se marie aux brouillards légers  
Que les herbes et les feuillées  
Ont subitement dégagés.

L'aspect vague du paysage  
S'accentue et change à foison.  
La silhouette d'un village  
Paraît. - Parfois une maison

Illumine sa vitre et lance  
Un grand éclair qui va chercher  
L'ombre du bois plein de silence.  
Çà et là se dresse un clocher.

Cependant, la lumière accrue  
Frappe dans les sillons les socs  
Et voici que claire, bourrue,  
Despotique, la voix des coqs

Proclamant l'heure froide et grise  
Du pain mangé sans faim, des yeux  
Frottés que flagelle la bise  
Et du grincement des moyeux,

Fait sortir des toits la fumée,

Aoyer les chiens en fureur,  
Et par la pente accoutumée,  
Descendre le lourd laboureur,

Tandis qu'un choeur de cloches dures  
Dans le grandissement du jour  
Monte, aubade franche d'injures,  
A l'adresse du Dieu d'amour !

## L'aube à l'envers

Le Point-du-Jour avec Paris au large,  
Des chants, des tirs, les femmes qu'on " rêvait ",  
La Seine claire et la foule qui fait  
Sur ce poème un vague essai de charge.

On danse aussi, car tout est dans la marge  
Que fait le fleuve à ce livre parfait,  
Et si parfois l'on tuait ou buvait,  
Le fleuve est sourd et le vin est litharge.

Le Point-du-Jour, mais c'est l'Ouest de Paris !  
Un calembour a béni son histoire  
D'affreux baisers et d'immondes paris.

En attendant que sonne l'heure noire  
Où les bateaux-omnibus et les trains  
Ne partent plus, tirez, tirs, fringuez, reins !

## L'auberge

Murs blancs, toit rouge, c'est l'Auberge fraîche au bord  
Du grand chemin poudreux où le pied brûle et saigne,  
L'Auberge gaie avec le Bonheur pour enseigne.  
Vin bleu, pain tendre, et pas besoin de passe-port.

Ici l'on fume, ici l'on chante, ici l'on dort.  
L'hôte est un vieux soldat, et l'hôtesse, qui peigne  
Et lave dix marmots roses et pleins de teigne,  
Parle d'amour, de joie et d'aise, et n'a pas tort !

La salle au noir plafond de poutres, aux images  
Violentes, Maleck Adel et les Rois Mages,  
Vous accueille d'un bon parfum de soupe aux choux.

Entendez-vous ? C'est la marmite qu'accompagne  
L'horloge du tic-tac allègre de son pouls.  
Et la fenêtre s'ouvre au loin sur la campagne.

## La princesse Bérénice

Sa tête fine dans sa main toute petite,  
Elle écoute le chant des cascades lointaines,  
Et, dans la plainte langoureuse des fontaines,  
Perçoit comme un écho béni du nom de Tite.

Elle a fermé ses yeux divins de clématite  
Pour bien leur peindre, au cœur des batailles hautaines  
Son doux héros, le mieux aimant des capitaines,  
Et, Juive, elle se sent au pouvoir d'Aphrodite.

Alors un grand souci la prend d'être amoureuse,  
Car dans Rome une loi bannit, barbare, affreuse,  
Du trône impérial toute femme étrangère.

Et sous le noir chagrin dont sanglote son âme,  
Entre les bras de sa servante la plus chère,  
La reine, hélas ! défaiile et tendrement se pâme.

## La pucelle

Quand déjà pétillait et flambait le bûcher,  
Jeanne qu'assourdissait le chant brutal des prêtres,  
Sous tous ces yeux dardés de toutes les fenêtres  
Sentit frémir sa chair et son âme broncher.

Et semblable aux agneaux que revend au boucher  
Le pâtour qui s'en va sifflant des airs champêtres,  
Elle considéra les choses et les êtres  
Et trouva son seigneur bien ingrat et léger.

" C'est mal, gentil Bâtard, doux Charles, bon Xaintrailles,  
De laisser les Anglais faire ces funérailles  
A qui leur fit lever le siège d'Orléans. "

Et la Lorraine, au seul penser de cette injure,  
Tandis que l'étreignait la mort des mécréants,  
Las ! pleura comme eût fait une autre créature.

# La soupe du soir

À J.-K. Huysmans.

Il fait nuit dans la chambre étroite et froide où l'homme  
Vient de rentrer, couvert de neige, en blouse, et comme  
Depuis trois jours il n'a pas prononcé deux mots,  
La femme a peur et fait des signes aux marmots.

Un seul lit, un bahut disloqué, quatre chaises,  
Des rideaux jadis blancs conchiés des punaises,  
Une table qui va s'écroulant d'un côté, -  
Le tout navrant avec un air de saleté.

L'homme, grand front, grands yeux pleins d'une sombre flamme  
A vraiment des lueurs d'intelligence et d'âme  
Et c'est ce qu'on appelle un solide garçon.  
La femme, jeune encore, est belle à sa façon.

Mais la Misère a mis sur eux sa main funeste,  
Et perdant par degrés rapides ce qui reste  
En eux de tristement vénérable et d'humain,  
Ce seront la femelle et le mâle, demain.

Tous se sont attablés pour manger de la soupe  
Et du boeuf, et ce tas sordide forme un groupe  
Dont l'ombre à l'infini s'allonge tout autour  
De la chambre, la lampe étant sans abat-jour.

Les enfants sont petits et pâles, mais robustes  
En dépit des maigreurs saillantes de leurs bustes  
Qui disent les hivers passés sans feu souvent  
Et les étés subis dans un air étouffant.

Non loin d'un vieux fusil rouillé qu'un clou supporte  
Et que la lampe fait luire d'étrange sorte,  
Quelqu'un qui chercherait longtemps dans ce retrait  
Avec l'oeil d'un agent de police verrait

Empilés dans le fond de la boîteuse armoire,  
Quelques livres poudreux de " science " et d' " histoire " ,  
N, Et sous le matelas, cachés avec grand soin,  
Des romans capiteux cornés à chaque coin.

Ils mangent cependant. L'homme, morne et farouche,  
Porte la nourriture écoeurante à sa bouche  
D'un air qui n'est rien moins nonobstant que soumis,  
Et son eustache semble à d'autres soins promis.

La femme pense à quelque ancienne compagne,  
Laquelle a tout, voiture et maison de campagne,  
Tandis que les enfants, leurs poings dans leurs yeux clos,  
Ronflant sur leur assiette imitent des sanglots.

# Langueur

Je suis l'Empire à la fin de la décadence,  
Qui regarde passer les grands Barbares blancs  
En composant des acrostiches indolents  
D'un style d'or où la langueur du soleil danse.

L'âme seulette a mal au coeur d'un ennui dense.  
Là-bas on dit qu'il est de longs combats sanglants.  
O n'y pouvoir, étant si faible aux voeux si lents,  
O n'y vouloir fleurir un peu cette existence !

O n'y vouloir, ô n'y pouvoir mourir un peu !  
Ah ! tout est bu ! Bathylle, as-tu fini de rire ?  
Ah ! tout est bu, tout est mangé ! Plus rien à dire !

Seul, un poème un peu niais qu'on jette au feu,  
Seul, un esclave un peu coureur qui vous néglige,  
Seul, un ennui d'on ne sait quoi qui vous afflige !

## Le clown

Bobèche, adieu ! bonsoir, Paillasse ! arrière, Gilles !  
Place, bouffons vieillis, au parfait plaisantin,  
Place ! très grave, très discret et très hautain,  
Voici venir le maître à tous, le clown agile.

Plus souple qu'Arlequin et plus brave qu'Achille,  
C'est bien lui, dans sa blanche armure de satin ;  
Vides et clairs ainsi que des miroirs sans tain,  
Ses yeux ne vivent pas dans son masque d'argile.

Ils luisent bleus parmi le fard et les onguents,  
Cependant que la tête et le buste, élégants,  
Se balancent sur l'arc paradoxal des jambes.

Puis il sourit. Autour le peuple bête et laid,  
La canaille puante et sainte des Iambes,  
Acclame l'histrion sinistre qui la hait.

## Le pitre

Le tréteau qu'un orchestre emphatique secoue  
Grince sous les grands pieds du maigre baladin  
Qui harangue non sans finesse et sans dédain  
Les badauds piétinant devant lui dans la boue.

Le plâtre de son front et le fard de sa joue  
Font merveille. Il pérore et se tait tout soudain,  
Reçoit des coups de pieds au derrière, badin,  
Baise au cou sa commère énorme, et fait la roue.

Ses boniments, de coeur et d'âme approuvons-les.  
Son court pourpoint de toile à fleurs et ses mollets  
Tournants jusqu'à l'abus valent que l'on s'arrête.

Mais ce qu'il sied à tous d'admirer, c'est surtout  
Cette perruque d'où se dresse sur la tête,  
Preste, une queue avec un papillon au bout.

## Le poète et la muse

La Chambre, as-tu gardé leurs spectres ridicules,  
O pleine de jour sale et de bruits d'araignées ?  
La Chambre, as-tu gardé leurs formes désignées  
Par ces crasses au mur et par quelles virgules ?

Ah fi! Pourtant, chambre en garni qui te recules  
En ce sec jeu d'optique aux mines renfrognées  
Du souvenir de trop de choses destinées,  
Comme ils ont donc regret aux nuits, aux nuits d'Hercules !

Qu'on l'entende comme on voudra, ce n'est pas ça :  
Vous ne comprenez rien aux choses, bonnes gens.  
Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa.

Seule, ô chambre qui fuis en cônes affligeants,  
Seule, tu sais! mais sans doute combien de nuits  
De noce auront dévirginé leurs nuits, depuis !

## Le squelette

Deux reîtres saouls, courant les champs, virent parmi  
La fange d'un fossé profond, une carcasse  
Humaine dont la faim torve d'un loup fugace  
Venait de disloquer l'ossature à demi.

La tête, intacte, avait un rictus ennemi  
Qui nous attriste, nous énerve et nous agace.  
Or, peu mystiques, nos capitaines Fracasse  
Songèrent (John Falstaff lui-même en eût frémi)

Qu'ils avaient bu, que tout vin bu filtre et s'égoutte,  
Et qu'en outre ce mort avec son chef béant  
Ne serait pas fâché de boire aussi, sans doute.

Mais comme il ne faut pas insulter au Néant,  
Le squelette s'étant dressé sur son séant  
Fit signe qu'ils pouvaient continuer leur route.

# Les vaincus

À Louis-Xavier de Ricard.

## I

La Vie est triomphante et l'Idéal est mort,  
Et voilà que, criant sa joie au vent qui passe,  
Le cheval enivré du vainqueur broie et mord  
Nos frères, qui du moins tombèrent avec grâce.

Et nous que la déroute a fait survivre, hélas !  
Les pieds meurtris, les yeux troubles, la tête lourde,  
Saignants, veules, fangeux, déshonorés et las,  
Nous allons, étouffant mal une plainte sourde,

Nous allons, au hasard du soir et du chemin,  
Comme les meurtriers et comme les infâmes,  
Veufs, orphelins, sans toit, ni fils, ni lendemain,  
Aux lueurs des forêts familières en flammes !

Ah ! puisque notre sort est bien complet, qu'enfin  
L'espoir est aboli, la défaite certaine,  
Et que l'effort le plus énorme serait vain,  
Et puisque c'en est fait, même de notre haine,

Nous n'avons plus, à l'heure où tombera la nuit,  
Abjurant tout risible espoir de funérailles,  
Qu'à nous laisser mourir obscurément, sans bruit,  
Comme il sied aux vaincus des suprêmes batailles.

## II

Une faible lueur palpite à l'horizon  
Et le vent glacial qui s'élève redresse  
Le feuillage des bois et les fleurs du gazon ;  
C'est l'aube ! tout renaît sous sa froide caresse.

De fauve l'Orient devient rose, et l'argent  
Des astres va bleuir dans l'azur qui se dore ;  
Le coq chante, veilleur exact et diligent ;  
L'alouette a volé, stridente : c'est l'aurore !

Éclatant, le soleil surgit : c'est le matin !  
Amis, c'est le matin splendide dont la joie  
Heurte ainsi notre lourd sommeil, et le festin  
Horrible des oiseaux et des bêtes de proie.

Ô prodige ! en nos coeurs le frisson radieux  
Met à travers l'éclat subit de nos cuirasses,  
Avec un violent désir de mourir mieux,  
La colère et l'orgueil anciens des bonnes races.

Allons, debout ! allons, allons ! debout, debout !  
Assez comme cela de hontes et de trêves !  
Au combat, au combat ! car notre sang qui bout  
A besoin de fumer sur la pointe des glaives !

### III

Les vaincus se sont dit dans la nuit de leurs geôles :  
Ils nous ont enchaînés, mais nous vivons encor.  
Tandis que les carcans font ployer nos épaules,  
Dans nos veines le sang circule, bon trésor.

Dans nos têtes nos yeux rapides avec ordre  
Veillent, fins espions, et derrière nos fronts  
Notre cervelle pense, et s'il faut tordre ou mordre,  
Nos mâchoires seront dures et nos bras prompts.

Légers, ils n'ont pas vu d'abord la faute immense  
Qu'ils faisaient, et ces fous qui s'en repentiront  
Nous ont jeté le lâche affront de la clémence.  
Bon ! la clémence nous vengera de l'affront.

Ils nous ont enchaînés ! mais les chaînes sont faites  
Pour tomber sous la lime obscure et pour frapper  
Les gardes qu'on désarme, et les vainqueurs en fêtes  
Laissent aux évadés le temps de s'échapper.

Et de nouveau bataille ! Et victoire peut-être,  
Mais bataille terrible et triomphe inclément,  
Et comme cette fois le Droit sera le maître,  
Cette fois-là sera la dernière, vraiment !

### IV

Car les morts, en dépit des vieux rêves mystiques,

Sont bien morts, quand le fer a bien fait son devoir  
Et les temps ne sont plus des fantômes épiques  
Chevauchant des chevaux spectres sous le ciel noir.

La jument de Roland et Roland sont des mythes  
Dont le sens nous échappe et réclame un effort  
Qui perdrait notre temps, et si vous vous promîtes  
D'être épargnés par nous vous vous trompâtes fort.

Vous mourrez de nos mains, sachez-le, si la chance  
Est pour nous. Vous mourrez, supplicants, de nos mains.  
La justice le veut d'abord, puis la vengeance,  
Puis le besoin pressant d'opportuns lendemains.

Et la terre, depuis longtemps aride et maigre,  
Pendant longtemps boira joyeuse votre sang  
Dont la lourde vapeur savoureusement aigre  
Montera vers la nue et rougira son flanc,

Et les chiens et les loups et les oiseaux de proie  
Feront vos membres nets et fouilleront vos troncs,  
Et nous rirons, sans rien qui trouble notre joie,  
Car les morts sont bien morts et nous vous l'apprendrons.

## Luxures

Cheir ! ô seul fruit mordu des vergers d'ici-bas,  
Fruit amer et sucré qui jutes aux dents seules  
Des affamés du seul amour, bouches ou gueules,  
Et bon dessert des forts, et leurs joyeux repas,

Amour ! le seul émoi de ceux que n'émeut pas  
L'horreur de vivre, Amour qui presses sous tes meules  
Les scrupules des libertins et des bégueules  
Pour le pain des damnés qu'élisent les sabbats,

Amour, tu m'apparaïs aussi comme un beau pâtre  
Dont rêve la fileuse assise auprès de l'âtre  
Les soirs d'hiver dans la chaleur d'un sarment clair,

Et la fileuse c'est la Cheir, et l'heure tinte  
Où le rêve étreindra la rêveuse, - heure sainte  
Ou non ! qu'importe à votre extase, Amour et Cheir ?

## Pantoum négligé

Trois petits pâtés, ma chemise brûle.  
Monsieur le Curé n'aime pas les os.  
Ma cousine est blonde, elle a nom Ursule,  
Que n'émigrons-nous vers les Palaiseaux !

Ma cousine est blonde, elle a nom Ursule,  
On dirait d'un cher glaïeul sur les eaux.  
Vivent le muguet et la campanule !  
Dodo, l'enfant do, chantez, doux fuseaux.

Que n'émigrons-nous vers les Palaiseaux !  
Trois petits pâtés, un point et virgule;  
On dirait d'un cher glaïeul sur les eaux.  
Vivent le muguet et la campanule !

Trois petits pâtés, un point et virgule ;  
Dodo, l'enfant do, chantez, doux fuseaux.  
La libellule erre emmi les roseaux.  
Monsieur le Curé, ma chemise brûle !

## Pierrot

Ce n'est plus le rêveur lunaire du vieil air  
Qui riait aux aïeux dans les dessus de porte ;  
Sa gaîté, comme sa chandelle, hélas! est morte,  
Et son spectre aujourd'hui nous hante, mince et clair.

Et voici que parmi l'effroi d'un long éclair  
Sa pâle blouse a l'air, au vent froid qui l'emporte,  
D'un linceul, et sa bouche est béante, de sorte  
Qu'il semble hurler sous les morsures du ver.

Avec le bruit d'un vol d'oiseaux de nuit qui passe,  
Ses manches blanches font vaguement par l'espace  
Des signes fous auxquels personne ne répond.

Ses yeux sont deux grands trous où rampe du phosphore  
Et la farine rend plus effroyable encore  
Sa face exsangue au nez pointu de moribond.

## Prologue

En route, mauvaise troupe !  
Partez, mes enfants perdus !  
Ces loisirs vous étaient dûs :  
La Chimère tend sa croupe.

Partez, grimpés sur son dos,  
Comme essaime un vol de rêves  
D'un malade dans les brèves  
Fleurs vagues de ses rideaux.

Ma main tiède qui s'agit  
Faible encore, mais enfin  
Sans fièvre, et qui ne palpite  
Plus que d'un effort divin,

Ma main vous bénit, petites  
Mouches de mes soleils noirs  
Et de mes nuits blanches. Vites,  
Partez, petits désespoirs,

Petits espoirs, douleurs, joies,  
Que dès hier renia  
Mon cœur quêtant d'autres proies.  
Allez, 'aegri somnia'.

## Sonnet boiteux

Ah ! vraiment c'est triste, ah ! vraiment ça finit trop mal,  
Il n'est pas permis d'être à ce point infortuné.  
Ah ! vraiment c'est trop la mort du naïf animal  
Qui voit tout son sang couler sous son regard fané.

Londres fume et crie. O quelle ville de la Bible !  
Le gaz flambe et nage et les enseignes sont vermeilles.  
Et les maisons dans leur ratatinement terrible  
Epouvantent comme un sénat de petites vieilles.

Tout l'affreux passé saute, piaule, miaule et glapit  
Dans le brouillard rose et jaune et sale des Sohos  
Avec des "indeeds" et des "all rights" et des "haôs".

Non vraiment c'est trop un martyre sans espérance,  
Non vraiment cela finit trop mal, vraiment c'est triste  
O le feu du ciel sur cette ville de la Bible !

## Un pouacre

Avec les yeux d'une tête de mort  
Que la lune encore décharne,  
Tout mon passé, disons tout mon remords,  
Ricane à travers ma lucarne.

Avec la voix d'un vieillard très cassé,  
Comme l'on n'en voit qu'au théâtre,  
Tout mon remords, disons tout mon passé,  
Fredonne un tralala folâtre.

Avec les doigts d'un pendu déjà vert  
Le drôle agace une guitare  
Et danse sur l'avenir grand ouvert  
D'un air d'élasticité rare.

" Vieux turlupin, je n'aime pas cela ;  
Tais ces chants et cesse ces danses. "  
Il me répond avec la voix qu'il a :  
" C'est moins farce que tu ne penses,

" Et quant au soin frivole, ô doux morveux,  
De te plaire ou de te déplaire,  
Je m'en soucie au point que, si tu veux,  
Tu peux t'aller faire lanlaire ! "

## Vendanges

Les choses qui chantent dans la tête  
Alors que la mémoire est absente,  
Ecoutez, c'est notre sang qui chante...  
O musique lointaine et discrète !

Ecoutez ! c'est notre sang qui pleure  
Alors que notre âme s'est enfuie,  
D'une voix jusqu'alors inouïe  
Et qui va se taire tout à l'heure.

Frère du sang de la vigne rose,  
Frère du vin de la veine noire,  
O vin, ô sang, c'est l'apothéose !

Chantez, pleurez ! Chassez la mémoire  
Et chassez l'âme, et jusqu'aux ténèbres  
Magnétisez nos pauvres vertèbres,

## Vers pour être calomnié

Ce soir je m'étais penché sur ton sommeil.  
Tout ton corps dormait chaste sur l'humble lit,  
Et j'ai vu, comme un qui s'applique et qui lit,  
Ah ! j'ai vu que tout est vain sous le soleil !

Qu'on vive, ô quelle délicate merveille,  
Tant notre appareil est une fleur qui plie !  
O pensée aboutissant à la folie !  
Va, pauvre, dors ! moi, l'effroi pour toi m'éveille.

Ah ! misère de t'aimer, mon frêle amour  
Qui vas respirant comme on respire un jour !  
O regard fermé que la mort fera tel !

O bouche qui ris en songe sur ma bouche,  
En attendant l'autre rire plus farouche !  
Vite, éveille-toi. Dis, l'âme est immortelle ?

# Sommaire

Sommaire .....	p. 4
L'auteur .....	p. 5
A Albert Mérat .....	p. 6
A Horatio .....	p. 7
A la louange de Laure et de Pétrarque .....	p. 8
Allégorie .....	p. 9
Art poétique .....	p. 10
Circonspection .....	p. 13
Conseil falot .....	p. 14
Crimen amoris .....	p. 16
Ecrit sur l'album de Mme N. de V. ....	p. 19
Images d'un sou .....	p. 20
Intérieur .....	p. 22
Kaléidoscope .....	p. 23
L'angélus du matin .....	p. 24
L'aube à l'envers .....	p. 26
L'auberge .....	p. 27
La princesse Bérénice .....	p. 28
La pucelle .....	p. 29
La soupe du soir .....	p. 30
Langueur .....	p. 32
Le clown .....	p. 33
Le pitre .....	p. 34
Le poète et la muse .....	p. 35
Le squelette .....	p. 36
Les vaincus .....	p. 37
Luxures .....	p. 40
Pantoum négligé .....	p. 41
Pierrot .....	p. 42
Prologue .....	p. 43
Sonnet boiteux .....	p. 44
Un pouacre .....	p. 45
Vendanges .....	p. 46
Vers pour être calomnié .....	p. 47